



La forteresse de Bhadravar (voy. p. 242). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

VOYAGE D'UNE PARISIENNE DANS L'HIMALAYA OCCIDENTAL

(LE KOULOU, LE CACHEMIRE, LE BALTISTAN ET LE DRÂS),

PAR MADAME DE UJFALVY-BOURDON, OFFICIER D'ACADÉMIE¹.

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

LE BHADRAVAR ET LE KICHTVAR.

Routes impossibles. — Descentes à l'avenant. — Bhadravar. — Nous montons par une échelle dans notre habitation. — Départ par une pluie torrentielle. — Une rivière débordée. — Nous passons la nuit dans une étable. — Mœurs et coutumes. — M. Clarke tombe malade. — Les Paharis, leur type, leurs coutumes. — Les chutes d'eau de Kichtvar. — Le Tchimab. — Bototi. — Ramban. — Ramsou. — Le col de Banihal.

Après un moment de halte et d'une marche reposée sur le plateau qui couronne le col du Padri, nous nous arrêtons émerveillés. L'œil stupéfait se fixe sur des montagnes blanchies par la neige, pour glisser ensuite sur des mamelons verdoyants qui s'échelonnent jusqu'à une gorge étroite qui semble s'entr'ouvrir pour laisser passer un mince filet d'eau; puis, au loin, on découvre des plantations qui s'étendent sous le soleil qui les dore. Le ciel nuageux, non plus le ciel bleu presque blanc de la plaine des Indes, mais d'un bleu foncé, nous rappelle celui de nos belles contrées européennes.

Nous avons à descendre quinze cents mètres, et le *massage* de ces messieurs continue de plus belle. Nous sommes reconnaissants envers le maharadjah du renfort qu'il nous a envoyé, car sans lui nous ne serions pas parvenus à franchir ce col. Je ne m'étonne

pas de la réponse de sir Robert Egerton : « Impossible cette route ! Impossible ! » Pourtant nous n'étions pas au bout de nos peines et nous n'arrivions au bas de la descente qu'à quelques milles de Ténala.

Heureux et enchantés comme des écoliers en vacances, nous nous décidons à brûler ces quelques milles qui traversaient les plantations entrevues du haut du col quelques heures auparavant. A Ténala, le tisseldar, prévenu de notre arrivée, nous attendait avec plusieurs autorités de la localité. Il nous offrit quelques roupies, que nous touchons avec la main, mais que nous avons bien soin de ne pas prendre. Cette offre d'argent aux personnes à qui on veut faire honneur est un usage oriental. Le tisseldar nous prévint que le maharadjah avait donné ordre que tout fût mis à notre disposition, que nous n'eussions à nous inquiéter de rien, car nous étions ses hôtes et il se chargeait de tous nos besoins : coulis, nourriture, il prenait tout à sa charge. Le tisseldar est l'officier qui doit lever les impôts.

1. Suite. — Voy. pages 209 et 225.

Avec des pièces d'argent il nous offrit des paniers ornés de fleurs. Les Hindous adorent les fleurs, et dans aucune fête ils ne sauraient, pour une offrande, se passer de cet ornement. Il m'a paru que, hormis la rose, leurs fleurs sont moins odoriférantes que les nôtres. Les pommes sont très bonnes; on les trouve en quantité dans ces montagnes, et elles sont un bienfait pour les pauvres qui les ramassent et s'en nourrissent.

Ténala est habité par des brahmanes, et Rangal, petit village que nous avons traversé sur notre route, est habité par des musulmans. Aussi ne fûmes-nous nullement étonnés de rencontrer des femmes enveloppées, depuis la tête jusqu'aux pieds, dans de larges et longs manteaux, où elles se dissimulèrent le plus possible à notre vue.

Après un déjeuner frugal, comme il n'y a que quatre milles jusqu'à Bhadravar, nous sommes résolus à pousser jusque-là pour nous reposer dans cette petite capitale. Le tisseldar, monté sur sa jument, nous précède et nous indique le chemin, vrais décors de pierres. Sa jument est suivie de son poulain, tout jeune et tout gracieux, qui suit sa mère et bondit de pierre en pierre, hennissant plaintivement lorsqu'il l'a perdue des yeux, et tout joyeux quand il a retrouvé sa trace. Ici les Orientaux montent les juments, contrairement à l'habitude des autres peuples que nous avons visités. Ils les montent de préférence aux étalons et elles sont toujours suivies de leurs petits. Il n'est pas étonnant alors que ces chevaux soient aussi accoutumés à ces affreux terrains où ils ont été élevés et où leur corne se raffermirait tellement qu'il n'est pas besoin de les ferrer.

Bientôt la forteresse de Bhadravar, avec ses quatre tours, apparaît sur une hauteur dominant la vallée. Puis, aussitôt après, nous apercevons la ville elle-même.

Nous sommes arrivés. Quelles vilaines petites rues étroites, tortueuses, toujours aussi laides les unes que les autres! La place est plus régulière, car elle a été arrangée pour le jeu de polo. Les maisons qui la garnissent possèdent toutes des balcons ou plutôt des vérandas. Notre arrivée est un véritable événement pour la ville, tout le monde est sur pied. On a choisi deux vieilles maisons, et nous devons parvenir à nos chambres par une sorte d'échelle placée en dehors. Mais nous préférons une maison toute neuve qui n'est pas encore complètement terminée et qui fait le coin de la place; l'escalier n'est pas beaucoup meilleur que l'échelle, mais du moins il est caché aux regards. Nous nous installons au premier. On nous apporte des fruits, des légumes et l'on garnit nos chambres de *tcharpaï*. Le *tcharpaï* est le lit du pays; il se compose d'un filet, tendu sur quatre pieds, d'où il tire son nom: *tchar* « quatre » et *paï*, « pied ». Deux tringles de bois réunissent les quatre pieds. Suivant que le lit appartient à des personnes de plus ou moins haute condition, le filet est en cordes plus ou moins fines, les pieds sont plus ou moins décorés de peintures ou de sculptures.

Toutes les maisons de la place sont du même style :

un rez-de-chaussée, un premier avec vérandas, quelquefois un second. On parvient aux étages supérieurs de deux façons : ou par une échelle placée en dehors, alors on escalade la balustrade, assez basse du reste, du balcon, ou par un escalier placé sous la vérandas.

La maison que nous avons choisie était bâtie en bois de cèdre. Les parquets étaient en terre battue, les toits verdoyaient sous la pluie qui nous avait enfin rejoints. Une de nos chambres n'ayant d'autre issue que celle de la vérandas, on enleva quelques planches du mur de côté, et nous nous trouvons alors au niveau du toit du voisin : c'est une terrasse d'un nouveau genre qui nous sera bien utile.

Bhadravar donne son nom à une ancienne principauté, aujourd'hui réunie au royaume de Cachemire, qui s'étend sur la partie méridionale de la haute vallée du Tchinarab, un des principaux affluents de l'Indus. C'est une des plus belles provinces de la couronne de Goulab Singh. Grâce à son altitude, qui est d'environ quinze cents mètres, la température y est douce. Le sol est admirablement arrosé par une quantité de petits cours d'eau qui courent au Tchinarab; aussi la fertilité y est-elle très grande. On y cultive le riz, et des arbres à fruits de toute espèce parsèment la vallée. C'est véritablement le petit Cachemire, et cette désignation n'a rien de surfaite. Les alentours de la ville sont magnifiques: elle a environ mille habitants.

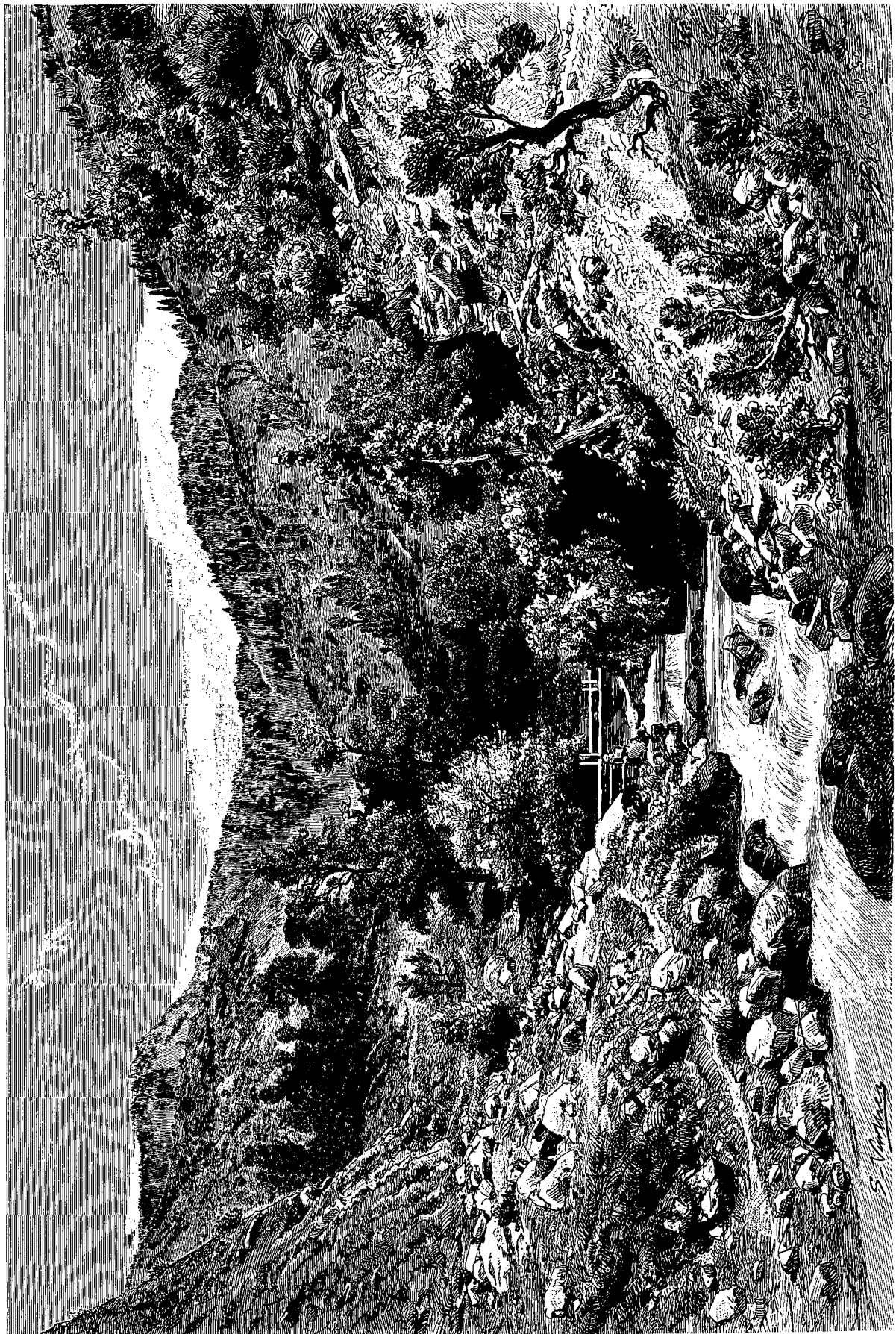
Les habitants de ce pays m'ont paru plus gais et plus vifs que les Hindous; leurs femmes sont assez jolies; plus rustiques que les femmes de la plaine, elles n'en possèdent pas la grâce. Elles sont aussi couvertes de bijoux, et celles qui sont trop pauvres pour en porter en argent en ont en plomb.

Le lendemain de notre arrivée, le tonnerre gronde, la pluie tombe sans interruption, et nous ne pouvons penser à continuer notre route, ce qui nous déçoit fort, car nous avons déjà épuisé toutes les curiosités de la ville. Nous tentons, pour nous distraire, d'aller visiter un temple voisin; mais, quoique entièrement bâti en bois de cèdre, il n'offre aucun intérêt.

Il pleut, hélas! toute la nuit, et nous avons dit cependant que nous partirions à cinq heures du matin. Mais à l'heure indiquée personne n'est là, ni le tisseldar, ni le ténadar.

C'est quelque chose d'irritant que les voyages en Orient : on a non seulement la difficulté des chemins, mais celle des hommes. Les coulis sont-ils prêts, le tisseldar n'est pas là. Si l'on s'informe où il est, on vous répond, à votre grand étonnement, qu'il est à trois milles. Comment? mais il était venu pour nous! Vous donnez l'ordre à votre domestique d'aller le chercher. Celui-ci, au lieu de faire ce que vous lui dites, transmet l'ordre à un autre, qui le transmet à un troisième, lequel le transmet à un quatrième, et ainsi de suite; cela n'en finit plus.

Il fallut des appels réitérés, des cris sans fin, après nos serviteurs, pour que nous pussions nous mettre en marche sous une pluie battante. A peine sortis de la



Environs de Bhadravar. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

ville, nous rencontrons le tisseldar, qui accourt tout essoufflé, n'en croyant pas ses yeux en nous voyant partir par un temps pareil; il faut pourtant bien qu'il se rende à l'évidence, et, poussant un gros soupir, il se décide à nous suivre à pied.

La rivière, que nous côtoyons toujours, de loin ou de près, grossit à vue d'œil sous cette pluie diluvienne; son lit n'est plus assez large, et déjà elle empiète sur notre pauvre petite route. Que sera-ce donc si cela continue? L'eau roule et se précipite avec fracas, semblant se ruer sur elle-même; elle bondit sur les pierres, elle saute, elle s'élançe pour s'éparpiller dans l'air et retomber en gerbe. C'est un spectacle superbe; mais malheur à l'imprudent qui voudrait traverser le torrent! il serait impitoyablement renversé, roulé et broyé par le flot dans sa course furibonde.

Nous marchons à la suite les uns des autres, tout impressionnés par le bruit incessant de cette masse liquide que nous voyons augmenter à chaque instant. Notre chemin ressemble maintenant à un ruisseau alimenté par les fossés des rizières, dont l'eau jaunâtre et sale nous entoure de tous côtés; et comme si nous n'avions pas assez de l'eau de la terre, celle du ciel tombe avec un redoublement de fureur. Le chemin continue pourtant sa course capricieuse au milieu d'une riche et splendide nature.

Qu'il serait aisé de transformer ces lieux où tout se rencontre, l'eau, le bois, les pierres! Mais bah! que fait à ces maîtres demi-civilisés le bien-être de leurs sujets? pourvu qu'eux-mêmes soient bien, le reste leur est indifférent. Pourquoi faut-il qu'un si beau pays soit si mal administré? Ces beautés qu'on devrait pouvoir admirer tranquillement, c'est au péril de sa vie qu'il faut aller les voir.

Nous marchons ainsi pendant quatre heures. Pour atteindre la maison du radjah, qui est située à la station prochainé, il nous reste à peine une mille à faire. Mais la pluie a fait son œuvre, la rivière a débordé, le chemin se cache sous les eaux en fureur. Après de vaines tentatives pour traverser même à pied, nous restons, arrêtés par cet obstacle infranchissable. Que faire? Il y a un village en haut, il nous faut l'atteindre; c'est plus facile à dire qu'à exécuter.

Enfin nous arrivons au village, des hommes sont partis en avant. Un bon feu est préparé sous la véranda pour sécher ces messieurs qui sont trempés. Quant à moi, mon mari m'a si bien enveloppée avec des couvertures et des caoutchoucs, que je suis complètement à sec. Heureusement que mes coulis sont arrivés et que je puis donner des vêtements secs à mon mari.

Sous la véranda, le toit en terre laisse passer la pluie, mais que faire? Nous ne pouvons nous résoudre à entrer dans les chambres qu'on nous offre: la première est habitée par une femme, son mari et son enfant; la seconde, qui n'a d'autre issue que la première, est réservée aux vaches et aux veaux, qui beuglent à notre approche avec un ensemble désespérant; et bien que ces animaux sacrés soient séparés par un grillage

en bois, ce voisinage, auquel nous ne sommes pas habitués, nous effraye, et nous aimons mieux pour l'instant nous contenter de la véranda; mais celle-ci devient tout à fait inhabitable et il nous faudra la quitter. M. de Ujfalvy s'aperçoit que, s'il ne se met pas en colère, nous n'aurons rien de bon, et il commence à réclamer une autre maison à haute voix, au grand mécontentement du tisseldar, qui a d'abord répondu: Non. Mon mari cherche avec lui, dans tout le village, un meilleur abri; enfin on en rencontre un, sans doute celui que le tisseldar se réservait. Nous faisons jeter de la paille sous la véranda, installer nos lits, et nous nous rassemblons tous à cet endroit. Nous voilà casés non sans peine, mon samovar est prêt et, grâce à Dieu, je puis donner du thé à ces messieurs. M. Clarke grelotte et se voit obligé d'accepter l'abri qu'on lui offre: c'est une chambre sans fenêtre, au fond d'une autre ayant assez l'apparence d'un caveau. Mais on y a fait du feu et il y fait aussi chaud que dans un four. En se couchant sur cette terre brûlante, notre compagnon pourra au moins se réchauffer.

Nos provisions ne sont pas encore arrivées. En attendant, j'examine la demeure de notre nouveau propriétaire. C'est une chambre en terre sans autre ouverture qu'une porte donnant sur la véranda; à droite est un fourneau en terre battue, d'à peu près vingt centimètres, où se trouvent deux trous, et à côté, sur une méchante couverture, un petit enfant couché qui dort d'un profond sommeil; près de la porte, nous apercevons deux espèces de supports, pour déposer des ustensiles de ménage. Le tcharpaï, ou lit, meuble seul la chambre; les pieds en bois sont bien travaillés. Les montagnards sont habiles, et pourtant les outils qu'ils emploient sont bien simples. En général, ils font tout avec la hache; cette hache n'est pas comme la nôtre, elle est retournée et le tranchant se trouve faire face au manche.

Ce petit village où nous sommes obligés de nous abriter s'appelle Nioto; il est habité par des Paharis.

Comme la rivière, le Nérou, n'a pas eu le temps de s'écouler, c'est par un chemin à travers la forêt, que le ténadar a fait un peu aplanir pour nous, que nous nous rendons à la station tant convoitée. La route est magique, et, malgré les difficultés qu'elle offre, on croirait qu'il est impossible à une créature humaine de vivre au milieu d'une telle solitude. Partout cependant où un espace de la montagne ou de la forêt a pu être cultivé, une maison s'élève à côté d'un champ.

A dix heures, lorsque nous arrivons au bungalow royal, le soleil a reparu et nous pouvons espérer un temps plus beau; ici, de l'autre côté du col du Padri, les pluies périodiques ne sont plus de saison. Nous n'avons pas l'intention de rester au bungalow, qui n'a de royal que le nom: la station a été trop courte et la journée n'est pas excessivement chaude; donc, après une collation et malgré les autorités du village qui sont venues à notre rencontre, après quelques heures de repos nous repartons.

Pendant cette halte, nous voulons acheter un costume de femme paharis complet. On nous amène un jeune couple, vêtu de ses plus beaux atours. Le costume de la femme était composé d'un pantalon très étroit à rayures vertes et rouges, d'un morceau de coton qu'elle enroulait autour de son corps, de façon à former une jupe, et qu'elle ramenait ensuite sur la tête comme un voile, et de pantoufles de cuir brodé; des boucles d'oreilles d'argent retombaient le long de l'oreille; des bracelets en plomb complétaient le costume de cette jeune femme, assez gentille du reste. Les vêtements n'étaient pas d'une scrupuleuse blancheur, mais j'avais la ressource de les faire laver. Celui de l'homme était plus simple; un large pantalon, une chemise et un bonnet, ressemblant assez à celui d'un bourreau, formaient toute sa parure. La femme, entendant qu'il était question de lui prendre ce qu'elle avait de plus beau, se mit à verser quelques larmes, mais les autorités la forcèrent à aller se déshabiller. Elle revint donc, vêtue simplement d'un manteau de gros drap gris, le seul qu'elle possédât peut-être encore, et d'un air navré déposa à mes pieds ces habits qui me paraissaient encore plus sales. Mais, lorsqu'elle vit que je lui comptais en bonnes roupies le prix qu'elle avait demandé pour tous ces objets, et surtout lorsqu'elle les sentit résonner dans sa main, sa figure s'éclaira d'un gracieux sourire, et le salam qu'elle m'adressa était dit avec un accent plein de joie. Pauvre femme! habituée à ce qu'on lui prenne tout de force, elle croyait qu'il en serait ainsi de ses parures, qui étaient peut-être le seul bonheur qu'elle eût en ce monde.

Nous partons par un beau soleil et nous retrouvons bientôt notre rivière d'hier, le Nérou; mais elle a bien diminué, et, quoiqu'elle roule encore ses eaux avec fracas, on aperçoit les énormes rochers qui encombrant son lit.

Quelle belle nature! quel superbe pays et quel malheur qu'il appartienne à des hommes qui ne savent pas s'en servir! Il est si riche et si fertile! Nous sommes à l'époque où l'on fait des plantations de riz; des hommes avec des charrues attelées de buffles labourent la terre; hommes et bêtes sont dans l'eau jusqu'aux genoux. Plus loin, on a déjà réuni en gerbes les jeunes pousses de riz; on les laisse dans l'eau sur le champ pendant qu'un homme tasse la terre avec ses pieds. Puis, dans d'autres places, des femmes, dans l'eau jusqu'à mi-jambe, repiquent les pieds de riz de distance en distance comme des salades. Elles enfoncent avec leur doigt chaque brin d'herbe dans la terre avec une vitesse incroyable. Un champ est bientôt repiqué.

La station est longue et nous côtoyons le Tchinnab, qui a déjà ici une respectable largeur et dont le courant est si rapide qu'aucun bateau ne peut se tenir sur ses flots. Une descente horrible, telle que nous n'en avons pas encore vu, nous conduit à un torrent rapide et profond; des hommes sont là pour nous aider au passage; il nous faut quitter nos chevaux. Quinze hommes

s'emparent de mon dandy et entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture. Les pierres sont si grosses que le porteur de devant va tomber en se heurtant contre l'une d'elles; je me prépare déjà à être mouillée, mais ses compagnons l'ont retenu. Quant à ces deux messieurs, ils sont portés chacun sur le dos d'un homme, qui lui-même est soutenu par ses compagnons. Enfin le passage s'est effectué sans accident, et nous nous trouvons en face d'une rampe qui est un vrai fouillis de pierres et de rocs au travers duquel il faut retrouver son chemin. Mon porteur tombe pour la seconde fois en se blessant, et ceux qui me soutiennent avec des cordes l'aident à se relever. Sa blessure est heureusement légère.

La montée terminée, nous arrivons au village qui s'appelle Kaléni. Il faut nous arrêter. La maison musulmane qu'on nous offre est plutôt une écurie, mais nous sommes seuls entre nos quatre murs et nous pourrions nous mettre sous la véranda de la cour. M. Clarke, qui le jour précédent n'avait pu changer ses vêtements trempés par la pluie, est très mal, il a un fort accès de fièvre; nous n'avons donc pas à choisir.

Pendant que M. Clarke est étendu sur son lit, qu'allons-nous faire? Admirer le Tchinnab. Ce fleuve, dont le nom signifie fleuve de la Chine, c'est-à-dire du Tibet, est ainsi désigné parce qu'il vient du Lahoul, pays que les Hindous ont longtemps regardé comme faisant partie du Tibet; mais son véritable nom est Tchandra-Bagha, parce qu'il est formé de la réunion de deux cours supérieurs, le Tchandra et le Bagha. Il coule dans un étroit défilé entre deux talus à pic. Les pontes inférieures de cette route sont couvertes de magnifiques forêts jusqu'à Kichtvar, situé sur un plateau, à une altitude de seize cent cinquante mètres.

C'est sur ce plateau que le Marou-Wardwan se réunit au Tchinnab. La jonction de ces deux rivières donne lieu à un splendide spectacle, car le Marou-Wardwan descend alors des hautes montagnes qui séparent le Ladak du Cachemire et se précipite dans le Tchinnab par plusieurs chutes d'une hauteur totale de sept cent cinquante mètres. Cette magnifique cascade produit un bruit qu'on peut entendre d'une distance de cinq milles, et même à cette distance on aperçoit très bien les deux chutes. Le moment où elles offrent le plus bel aspect est à la fin de mai, à l'époque de la fonte des neiges.

Les deux premières chutes se précipitent sur des plates-formes, et cette masse d'eau poussée en avant rejaillit en poussière sous la violence du choc; elles se déchirent ensuite sur des rochers, pour retomber encore de chute en chute avant qu'elle reprenne un cours paisible jusqu'à son embouchure. Au lever du soleil, les effets de réfractions sont splendides et donnent aux habitants de gracieuses croyances: pour eux, toutes ces ondoyantes réfractions sont des ondines qui se baignent dans les cascades pour reconforter leurs membres engourdis par les douceurs du sommeil.

Le Kichtvar a un climat très doux; et si cette ma-

gnifique chute d'eau était en Europe, que de gens iraient l'admirer en savourant les bons fruits qui mûrissent aux alentours! Malgré tout, on peut se faire illusion, car le chêne croît ici et s'élève même à une assez grande hauteur; avec un peu de bonne volonté, on peut donc s'imaginer être en Europe et se reposer tout en songeant aux douceurs de la patrie.

Kichtvar était autrefois la capitale d'une principauté du même nom qui comprit un moment toute la haute vallée du Tchinar. Aujourd'hui déchuë, la ville est réduite à sa plus simple expression; à peine quelques centaines de maisons lui restent de son ancienne splendeur; les autres, à moitié démolies, tombent en ruine.

Samedi, 16 juillet. — Voilà déjà un mois et plus que nous sommes en voyage. Mon mari va prendre quelques mesures anthropologiques sur des Paharis. Pauvres gens! ils ne sont pas trop rassurés et ne savent ce qu'on va leur faire; la vue des instruments qui vont s'emparer de leur tête leur paraît présager quelque mystérieux supplice. Ces pauvres Paharis tremblaient donc de tous leurs membres, mais la vue du bakchich qu'on donna au premier les tranquillisa complètement, car Plutus est toujours et partout le dieu préféré.

Ce peuple, qui pratique la religion hindoue, habite les montagnes du Cachemire depuis Ramban à l'ouest (Jamoo oriental) jusqu'à Bhadravar et Thénala à l'est. Son nom, Pahari, veut dire « habitant des montagnes. » Ce sont de grands et beaux hommes; ils ont le front fuyant; les bosses sourcilières sont très prononcées et la dépression est alors profonde; les yeux sont droits et généralement très foncés; les sourcils sont arqués et bien fournis; les pommettes sont peu saillantes, au contraire des arcades zygomatiques, mais cependant ces dernières le sont beaucoup moins que chez les Koulous; le nez est d'une très belle forme, plutôt long et mince que court; le visage est ovale de même que le menton; le cou dénote la force, et le torse la vigueur. Pour des montagnards ils ont les extrémités vraiment petites. Les femmes ont un caractère très prononcé que leur donne leur nez en bec d'aigle, qui s'accroît d'autant plus qu'elles sont vieilles. L'embonpoint est très rare chez eux, ils sont plutôt nerveux et assez maigres. C'est une belle race, qui se prête volontiers à ce qu'on lui demande. Ils envoient chercher un des leurs qui sait écrire et qui s'empresse de tracer quelques lignes sous la dictée de mon mari. Leur écriture ne ressemble pas à ce que nous avons vu jusqu'à présent.

Hommes et femmes portent un petit peigne double, en bois plus ou moins travaillé, qu'ils piquent dans leurs cheveux sur le sommet de la tête.

Nous voulons mesurer les femmes, mais elles pleurent tellement que, pour ne pas les affliger davantage, nous les renvoyons avec un bakchich, au grand contentement de leurs maris.

Impossible de partir: la fièvre n'a pas quitté M. Clarke et nous ne pouvons pas laisser notre compagnon seul. Pourvu que cela ne dure pas longtemps, car je pourrais

bien tomber malade de fatigue. Je n'ai pas fermé l'œil la nuit, tellement mon lit est habité par d'horribles bêtes plates et rouges. Quel supplice! être harassée, fatiguée, tomber de sommeil et être réveillée à chaque instant par des coups d'épingles, c'est intolérable! et je pleurais de rage sur mon lit. J'avais beau me mettre sur une chaise, elles tombaient des poutres, les malheureuses! et, lit ou chaise, elles savaient toujours me trouver.

Aussi le soir, lorsque vers les cinq heures M. Clarke nous dit que le mal de tête et la fièvre l'avaient quitté, j'étais doublement contente, je n'avais plus qu'une nuit à subir ce supplice.

Le soir, nous allons admirer les montagnes de neige, puis plus loin le glacier qui brille comme de l'or sous les rayons du soleil couchant.

Le 17, à cinq heures du matin, nous nous éloignons de ce beau site, en suivant le cours du Tchinar, qui est enfermé dans de hautes montagnes. Après un pont branlant se succèdent trois descentes affreuses. A la deuxième descente, le sentier est taillé dans les parois de la montagne, et le torrent qui la sépare de celle que nous allons franchir tout à l'heure bondit de roc en roc, dont sa blanche écume a arrondi les aspérités. La troisième descente aboutit aussi à un torrent, qui a pour cadre un rond-point en blocs de pierre d'une effrayante beauté et qui nous fait oublier les horreurs de la route. Nous arrivons au petit village d'Akcherazou, mais nous n'y trouvons pour abri qu'un dharmasala ou caravansérail, abri commun. Ce village, admirablement situé, est, dit-on, fort malsain; cela est dû probablement aux rizières qui l'entourent.

Notre compagnon de voyage est de nouveau assez mal; mais il ne peut rester ici, il faudra repartir dès demain. Déjà, à la précédente station, il a dû renoncer à son cheval et s'accommoder d'un mauvais palanquin qu'on lui arrange au plus vite. Le palanquin de ces montagnes n'offre pas le confort de ceux de l'Inde. C'est une sorte de hamac suspendu dans un cadre de bois que portent huit hommes, et parfois douze dans les passages difficiles.

Il fait superbe et nous faisons dresser nos tentes, car je ne veux pas recommencer sous la véranda de ce caravansérail mes deux nuits de la station précédente. J'ai si bien dormi que je me lève à quatre heures du matin, fraîche, disposée et contente, car nous n'avons plus qu'une mauvaise station et ensuite nous trouverons la route royale de Djammou avec le télégraphe. Le télégraphe! comme ce mot résonne à notre oreille! avec quel plaisir nous le répétons! Aussi, dans notre impatience d'arriver à cette bienheureuse route, nous brûlons un petit village situé à cinq milles d'Akcherazou, au grand mécontentement du ténadar.

Pour arriver à la station, nous contournons une gigantesque montagne, et la montée nous prend deux heures et demie. Ces montagnes enferment le Tchinar, dont les méandres nous apparaissent comme un petit ruisseau. Sur le plateau, le coup d'œil est de toute

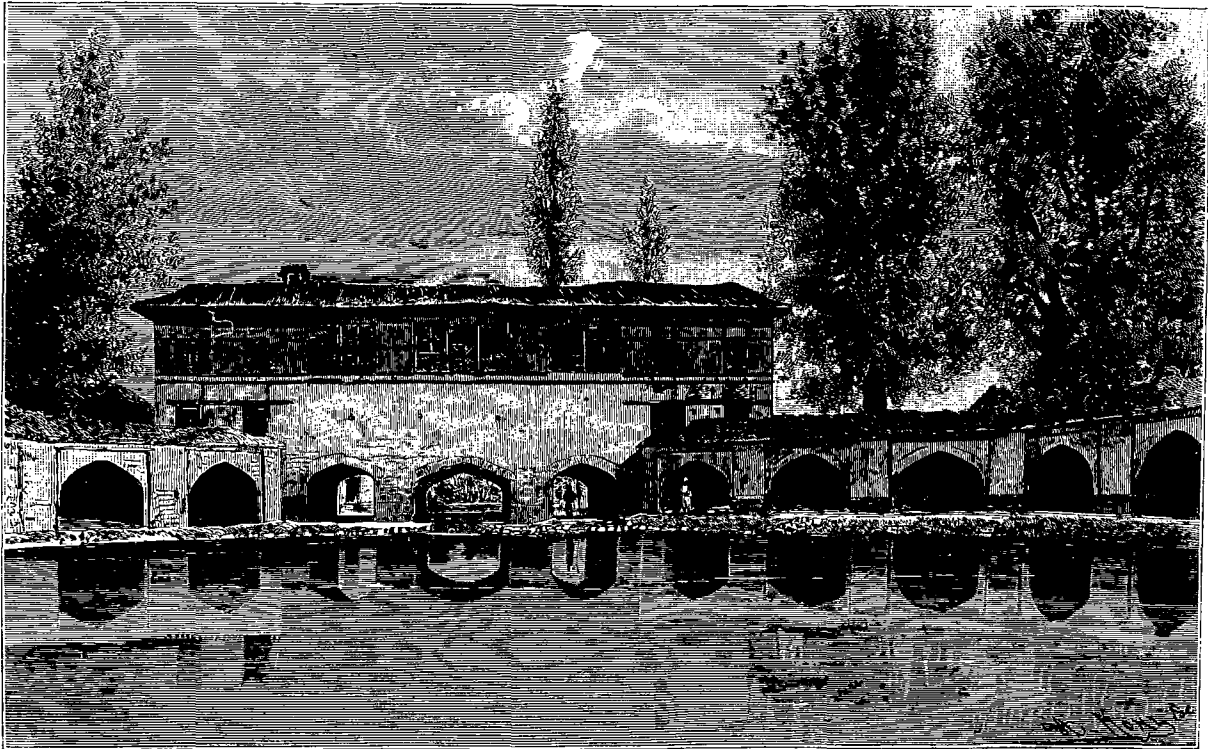
beauté : d'un côté, la vallée que nous allons quitter avec tous ses mamelons, ses gorges étroites; de l'autre, en tournant, celle où nous allons entrer, parsemée de riants villages, parmi lesquels nous apercevons Bototi, où tendent nos plus ardents désirs.

La descente égale la montée et nous sautons à faire concurrence aux chèvres, mais tout prend fin en ce monde; après un pont branlant et maints détours au milieu d'ornières et de fondrières de toutes sortes, surgit tout à coup devant nous le télégraphe, et sur un bel emplacement planté de magnifiques cèdres se dressent deux tentes toutes blanches, que le maharadjah a fait préparer pour nous.

On nous offre des pommes délicieuses, puis des fleurs et tout ce qu'il faut pour notre nourriture.

M. Clarke n'arrive qu'une demi-heure après nous; la chaleur et la route l'ont tellement épuisé qu'il ne demande qu'à se coucher. L'air frais va le remettre; nous sommes à seize cents mètres d'altitude, car Bototi est en bas et l'on nous a placés sur la hauteur. Il fait du vent, et il est à craindre que nous n'ayons un violent ouragan, comme il y en a souvent ici, qui ravage tout sur son passage. Le vent soufflait par rafales; nous en fûmes quittes pour un peu d'eau.

Quelque temps après notre arrivée, on nous amena un envoyé du maharadjah, qui prétendit qu'au reçu de la lettre de M. de Ujfalvy on l'avait expédié ici tout de suite; il avait marché tellement vite qu'il s'était abîmé le pied. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que, à présent qu'il nous a trouvés, il veut aller à Bhadravar. Le ma-



Palais et étang de Vérinagh (voy. p. 251). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Bourne.

haradjah, ou plutôt son grand vizir, lui a donné l'ordre d'aller à notre rencontre et, s'il le fallait, de pousser jusqu'à Bhadravar pour remettre au tisseldar de cette ville une lettre nous concernant. Or ce brave fonctionnaire nous avait bien trouvés, mais il se croyait moralement obligé de pousser quand même jusqu'à Bhadravar pour remettre cette lettre, inutile maintenant, et pour cette raison il demandait la permission de s'éloigner. M. de Ujfalvy lui fit répondre que, puisqu'il nous avait rencontrés, il devait rester avec nous, n'étant envoyé que pour nous; quant à la lettre, s'il se croyait obligé de la remettre au tisseldar, il devait la faire porter par un autre. Je ne sais si cet employé par trop méticuleux comprit, mais il s'inclina profondément,

ainsi que les deux autres qui nous l'avaient présenté, et s'éloigna. Cependant, comme nous ne l'avons pas revu, il est plus que probable qu'il sera parti pour Bhadravar.

L'orage est survenu pendant la nuit et par conséquent a retardé notre départ de quelques heures; nous sommes au 19 juillet et l'on nous assure que la route est superbe. Nous avons bien du mal à trouver des porteurs. Il paraît que le service du maharadjah ne leur plaît guère, car, malgré les coups qu'on leur prodigue, il y en a qui se sauvent, et les autorités de Sa Hautesse sont forcées de prendre en gage leurs outils ou le mince bagage des coulis que nous rencontrons, pour les forcer de porter nos effets.

La belle route de Djamour ne justifie pas sa réputation ; elle est assez large et elle possède un télégraphe, c'est vrai, mais pendant trois milles la descente et les montées nous rappellent les plus mauvais chemins.

Nous côtoyons le Tchinab, bien encaissé dans de hautes montagnes ; puis la route redevient mauvaise, et nous subissons des alternatives de montées et de descentes. Les cascades tombent et leurs belles eaux s'arrogent sous les rayons voilés du soleil.

La vallée du Kichtvar qu'arrose le Tchinab n'est pas si belle que celle du Koulou, ni si sauvage que le haut Tchamba, pourtant les montagnes sont plus hautes et,

quoique moins boisées, ne manquent pas de charme.

Après le passage d'un pont, nous voyons arriver vers nous un palanquin recouvert d'un cachemire de l'Inde du plus beau fond rouge, devant lequel marche un cavalier vêtu de blanc, entouré de serviteurs. Ce cavalier était porteur d'une lettre pour M. de Ujfalvy et devait se tenir à notre disposition et tout préparer sur notre route.

Après la lecture de la lettre, nous nous remîmes en marche, suivis de l'envoyé. Un nouveau tchouprassi ou chef de police marche devant nous.

Ramban, où nous nous arrêtons, est un misérable



Ruines du temple de Martand : l'édicule central (voy. p. 254). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Baker.

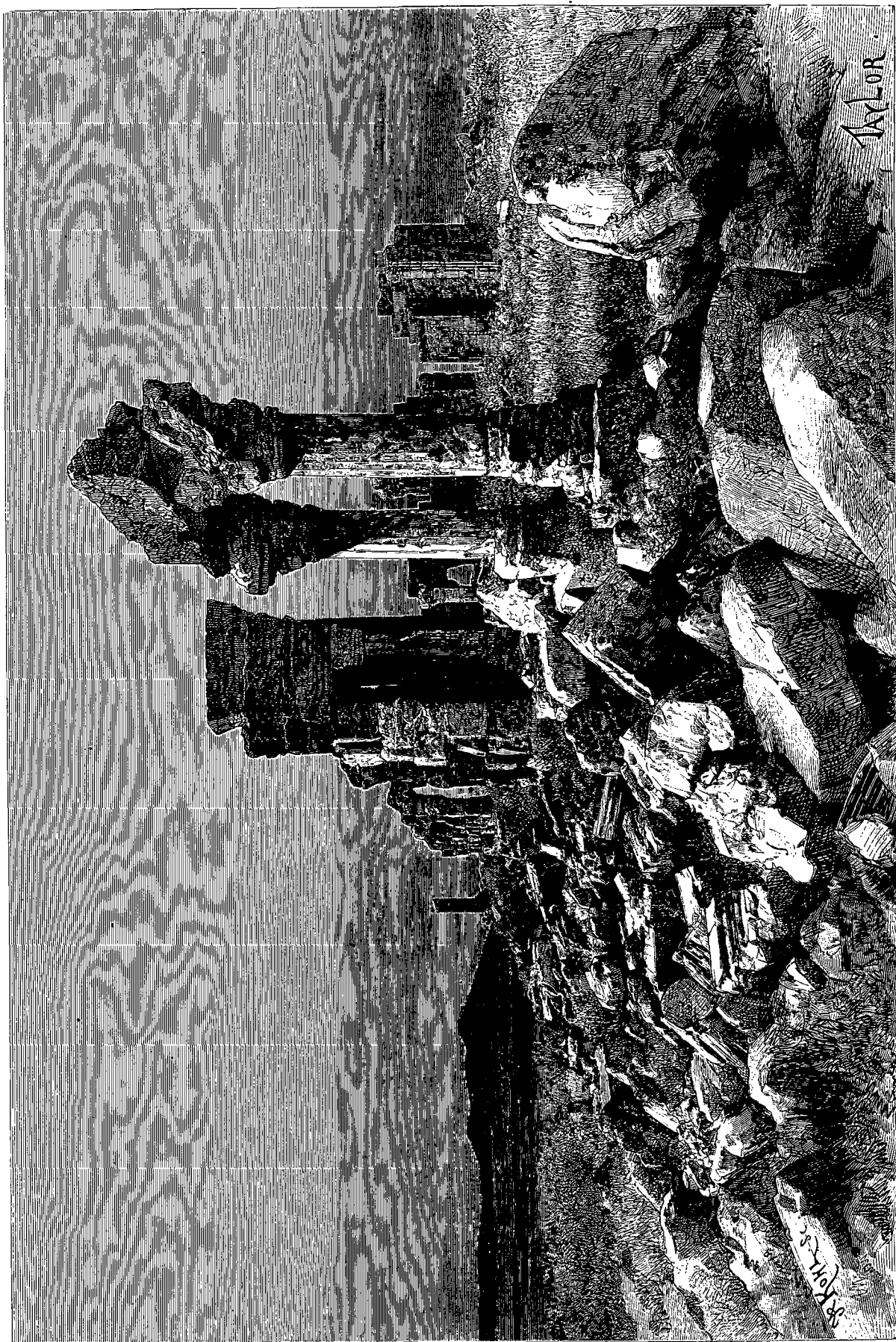
petit village qui prend le titre de ville parce qu'il a un bureau de poste et un bazar. Les habitants ont leur demeure dans les montagnes. Nous habitons le bungalow du maharadjah. Cette habitation, temporaire il est vrai, puisque Sa Hautesse n'y vient que deux fois l'an, lorsqu'il va de Srinagar à Djamour et lorsqu'il en revient, laisse à désirer non seulement sous le rapport du luxe, mais aussi sous celui du confort. Il est encore vrai d'ajouter que notre confort occidental n'a rien de commun avec celui de l'Orient.

Près du bungalow se trouve un joli jardin, très bien soigné ; les citronniers y fleurissent, comme du reste dans tout le pays, et sur la route rien n'est joli comme

ces arbres qui mêlent leur feuillage à celui du cèdre et aux fleurs écarlates des grenadiers. Le citron ici est petit et vert et a beaucoup moins de jus que ceux que nous connaissons.

A quelques pas de la demeure du maharadjah, un magnifique pont est en construction sur le Tchinab. Par les deux arches qui sont jetées sur les deux rives, j'augure qu'il sera beau. Quand sera-t-il achevé ? Les fils de fer sont déjà posés, mais l'ardeur des ouvriers paraît bien mesurée.

En partant de Ramban, où nous avons eu passablement chaud, nous quittons le Tchinab pour remonter l'un de ses affluents, petite rivière qui à son embou-



Ruines du temple de Martand : la colonnade extérieure (voy. p. 254). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de B. Murke.

chure forme de nombreux zigzags. Le chemin qui suit le cours d'eau a pu être bon autrefois, mais, hélas! depuis combien de temps n'a-t-il pas été réparé et dégagé surtout des pierres qui, se détachant des montagnes, viennent l'encombrer?

Un petit lac est formé par la rivière qu'arrête un amas de terre considérable. C'est le premier lac que nous voyons dans le Cachemire. Pourtant quelle délicieuse route on pourrait faire au milieu d'un paysage si sauvage! La rivière coule et se brise contre des rocs énormes. Nous suivons un dédale de pierres, de bosquets, d'arbres, de grottes qui semblent tenues par l'effet seul de l'équilibre.

Nous atteignons Ramsou, après six heures de marche, sans avoir trouvé un seul village. Le bungalow est ici bien plus petit que celui de Ramban, l'herbe croît dans la cour, et les poutres y sont encore plus dégradées. On voit que Sa Hautesse ne s'arrête pas souvent ici. Du reste la situation laisse beaucoup à désirer, la maison est bâtie sur une éminence de terrain dans le fond de la vallée, éloignée de la rivière, et, comme elle est renfermée dans une cour entourée de quatre murs, la vue est laide et tout à fait restreinte.

En nous éveillant le 21 juillet, nous pouvons voir nos chevaux qui paissent tranquillement sur le toit : cela nous prouve que la fatigue d'hier n'a pas altéré leur santé.

Pour commencer notre journée, nous traversons des endroits si charmants

qu'ils ressemblent aux allées d'un parc; la corniche elle-même qui contourne cet énorme massif semble nous engager à la suivre, mais, à mesure que nous nous élevons, les montagnes deviennent plus hautes, se déboisent et prennent un caractère plus alpestre qu'himalayen. De Ramsou à Banihal, où nous nous rendons, nous traversons trois petits villages, et dans l'un d'eux, près d'une belle fontaine aux abords d'épais ombrages, caché sans doute dans la forêt, un chacal fait entendre des cris plaintifs. Nous en entendrons beaucoup, dit-on.

Il me semble que les Cachemiriens du district de Banihal sont plus forts que les Hindous proprement dits; ils sont grands et bien faits, ils ont des mollets

nerveux, ce qui manque généralement aux habitants de la plaine.

Nous voyons beaucoup moins de femmes dans cette contrée, car les musulmans et les Hindous sont ici mêlés, et les premiers sont les principaux habitants du Cachemire. Mais les femmes musulmanes, du moins celles que nous voyons, ne se voilent pas le visage et se contentent de le cacher un peu avec le voile qu'elles portent sur leur tête et qui fait partie de leur costume.

Nous ne mettons que cinq heures pour arriver à Banihal, en passant par des ponts si primitifs qu'ils peuvent faire concurrence à leurs frères de l'Asie centrale

russe. Le village possède un bazar, ce qui lui donne le rang de ville.

On nous conduit au bungalow du radjah; mais il paraît que, comme dans cette ville il y en a deux, un pour le radjah et un pour sa suite, on trouve plus simple de nous conduire au second. M. de Ujfalvy, qui s'aperçoit de la fraude et sait combien les Orientaux méprisent les Européens, ne se laisse pas faire, et, ramenant chacun à son rang, il nous fait donner le bungalow de Sa Hautesse; celui-ci, quoique plus confortable que le premier, qui ressemblait à une belle écurie, ne vaut pas mieux que ceux que nous avons déjà visités.

La nuit nous amena un orage terrible; la foudre tomba à quelque distance de nous, ce qui nous fit tressauter sur nos tcharpaïs tant soit peu ébranlés.

Le 22 au matin, nous nous remettons en route; la rivière était déjà bien grossie, des arbres étaient renversés, un champ de maïs était affaissé sous la pluie, et le dommage paraissait bien grand, pour un pauvre vieillard à barbe blanche qui considérait ces dégâts tout en invoquant Mahomet. Il nous regarda passer tristement et nous suivit quelque temps du regard.

Il nous restait à franchir le col de Banihal, haut de deux mille huit cent cinquante mètres, au delà duquel nous entrerions dans le Cachemire. Les flancs des montagnes étaient garnis d'herbes et de fleurs de toutes couleurs, qui formaient à nos yeux des parterres ravissants.



Musulman du Cachemire.
Dessin de E. Zier, d'après une photographie de M. Burke.

Nous rencontrons des montagnards qui portent leurs fardeaux dans des paniers affectant la forme de balances. Nos hommes sont en sueur, et je m'étonne qu'ils ne se refroidissent pas, car ils ne sont vêtus que d'une chemise de coton, toute déchirée, d'un pantalon qui leur descend à peine aux genoux et d'une couverture de laine qui leur serre la taille et les couvre au besoin. Pour moi, je me hâte de mettre mon plaid, car le vent est très fort, et le thermomètre marque à peine onze degrés. Après les chaleurs que nous avons eues en bas, c'est déjà le froid ; aussi, arrivés sur le col de la montagne, nos hommes ne demandent pas à s'arrêter. Nous non plus.

VI

LE CACHEMIRE.

Désenchantement! — Le palais de Vérinagh. — L'étang poissonneux. — Les anneaux d'or de l'impératrice Nour-Mahal. — Islamabad. — A la recherche d'un gîte. — Des maisons à plusieurs étages. — Écorce de bouleau et papier du Cachemire. — Les ruines de Martand. — Navigation sur le Djilam. — Avantipour. — Le Takti-Soliman.

En descendant de l'autre côté de la montagne de Bannihal, je me demandais si je ne faisais pas un rêve.

Quoi! c'est là cette entrée du véritable Cachemire, de ce paradis terrestre, de cette merveille du monde? Et, malgré moi, la description de Guillaume Lejean me revenait à la mémoire, j'étais confondue. Les lettres de Jacquemont, que j'avais lues sur le bateau, me disaient donc seules la vérité. Était-ce donc pour contempler cet amas de montagnes, toutes déboisées au sud, les unes s'éteignant, les autres commençant, que nous avions fait ce chemin périlleux? J'étais atterrée, et ce-

pendant nous descendions une montagne boisée où la flore tout européenne rappelait ma chère patrie. Mais je n'étais pas venue pour voir l'Europe et je m'abandonnai à ma colère toute féminine, lorsque, au bas de la descente, je me trouvai sur ce grand plateau d'alluvion entouré de montagnes. On eut beau me dire que cette alluvion faisait justement sa fertilité et sa richesse,

ces terrains dénudés et presque en friche me causaient un désappointement qui fut long à se dissiper.

Il ne fallut rien moins que le palais de Vérinagh, où nous nous arrêtâmes quelques heures, pour faire disparaître complètement ma mauvaise humeur. Ce palais très pittoresque n'a qu'un étage, la façade du premier est tout en grillage de bois et repose sur un soubassement en pierres. Derrière cette façade est un étang rempli de poissons qui remplace avantageusement la cour. Il est rond, et, tout autour, des voûtes entourent cette belle pièce d'eau. Ces espèces de cellules ont une sortie à l'extérieur et servent de refuge aux serviteurs du radjah ou aux voyageurs pauvres. L'eau, si verte que le fond de ce lac devait être au moins à dix ou quinze mètres, s'é-



Noble cachemirien.

Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de M. Burke.

coule sous l'arche principale et s'éloigne de ce palais en formant une jolie rivière.

On raconte qu'une impératrice mogole, la ravissante Nour-Mahal¹, femme de Chah Djéhan, avait fait attacher au nez des poissons de cet étang des anneaux d'or

1. Voy. *Les œuvres anciens du Cachemire et du Petit-Thibet*, par Ch. E. de Ujfalvy, avec soixante-sept dessins et une carte. Paris, 1883.

ornés d'inscriptions, afin que les générations futures fussent instruites de la préférence que la belle souveraine témoigna au Cachemire.

Les chambres du palais étaient propres et toutes boisées; les plafonds étaient agrémentés de dessins formés par des lames de bois très minces et qui faisaient un effet charmant.

Après nous être reposés quelques heures, nous décidons que nous irons coucher à Islamabad, et que M. Clarke, qui est toujours souffrant, viendra nous y rejoindre le lendemain matin.

A trois heures, lorsque le soleil est un peu moins fort et que nous espérons sa disparition, nous partons. Mais, hélas! le soleil du Cachemire est comme celui des Indes, il est aussi brûlant, et la route n'a pas d'ombre; elle s'étend dans une large plaine enclavée par des montagnes arides; les plantations de riz, le bord d'une rivière dont le lit est à peu près sec, tel est le chemin que nous suivons jusqu'à six heures, où les premières maisons d'Islamabad nous apparaissent.

Nous entrons dans de vastes prairies; là rencontre de cavaliers nous fait pressentir les approches de la ville. A sept heures et demie, le Djilam qui arrose Islamabad est devant nos yeux. Qu'il a l'air honnête ce vieil Hydaspe dont les eaux vont arroser les plaines où Alexandre vainquit Porus! Les indigènes du Cachemire donnent encore à cette rivière le nom de Bihat, où l'on retrouve l'ancien nom sanscrit de *Vitasta*, origine de la forme grecque.

Nous le traversons sur un pont qui est à demi rompu, et que, par habitude, on ne s'empresse pas de raccommoder. Nos chevaux entrèrent dans ces eaux paisibles, et nous, nous sauterons par-dessus les trous. Ce qui fut dit fut fait. Ensuite nous nous engageâmes sous une belle et grandiose allée de peupliers qui nous conduisit à Islamabad.

Les rues de cette ville sont étroites, elles se croisent, s'entre-croisent, et les maisons ont souvent trois étages, fait anormal en Orient.

Sur la place se trouve le bungalow, dans lequel notre guide veut à toute force nous faire entrer, mais nous nous y opposons; c'est un bungalow indigène, et nous frémissons à l'idée des hôtes incommodes qui pourraient nous hanter de trop près. L'histoire d'une princesse orientale trouvant un de ces petits insectes sur sa robe et le remettant précieusement à sa suivante, afin que celle-ci le mette en liberté, — histoire que m'a racontée à Simla la femme d'un pasteur anglais, — me revient à l'esprit, et j'aime mieux tout que d'entrer dans cette demeure.

Après de longs pourparlers, on se décide à nous conduire au bungalow anglais, mais il est tard et cet endroit est éloigné; c'est pour cette cause que notre guide n'avait pas voulu nous y mener.

A la nuit tombante, nous sortons de la ville, et, comme il n'y a pas de clair de lune, il fait très noir dans la campagne. Nous mettons au moins vingt bonnes minutes pour arriver au bungalow, mais nous nous ap-

plaudissons de n'avoir pas cédé, car au moins nous sommes dans un endroit nu, mais propre. Ce bungalow a été construit par les ordres du maharadjah pour recevoir les étrangers qui viennent visiter le Cachemire. Tout étranger qui entre dans son pays devient son hôte; il ne peut se rendre propriétaire d'aucun terrain, même le résident anglais n'a pas sa maison à lui; elle appartient au souverain de ce beau pays, qui la lui prête pendant son séjour à Srinagar.

Ce bungalow asiatique était loin de ressembler à ceux que construisent les Anglais; c'en était pourtant une imitation, mais, hélas! qu'elle était pâle! On eut toutes les peines du monde à trouver un tcharpaï assez grand pour M. de Ujfalvy. Tous ceux qu'on apportait étaient trop courts. Le vizir, qui était venu là avec sa suite pour notre arrivée, avait beau donner des ordres, rien n'y faisait. On finit pourtant par en trouver un.

Nos coulis étaient, paraît-il, restés en route. Il était deux heures trois quarts du matin lorsqu'ils arrivèrent; nous leur fîmes fête malgré notre mauvaise humeur, car ils nous apportaient une literie plus confortable que celle qui était fournie par les représentants du maharadjah.

Le lendemain, notre première visite fut pour le bazar. Celui d'Islamabad est comme tous les autres. Les maisons sont à plusieurs étages et construites en bois et en terre. Le toit est fait avec de l'écorce de bouleau et de la terre; aussi au printemps tous ces toits sont en fleur, ce qui produit un effet ravissant. Les murs des champs, des maisons, des jardins sont en torchis, leurs briques sont aussi séchées au soleil, mais leurs habitations ont des croisées sur la rue et leur plancher est toujours en terre battue.

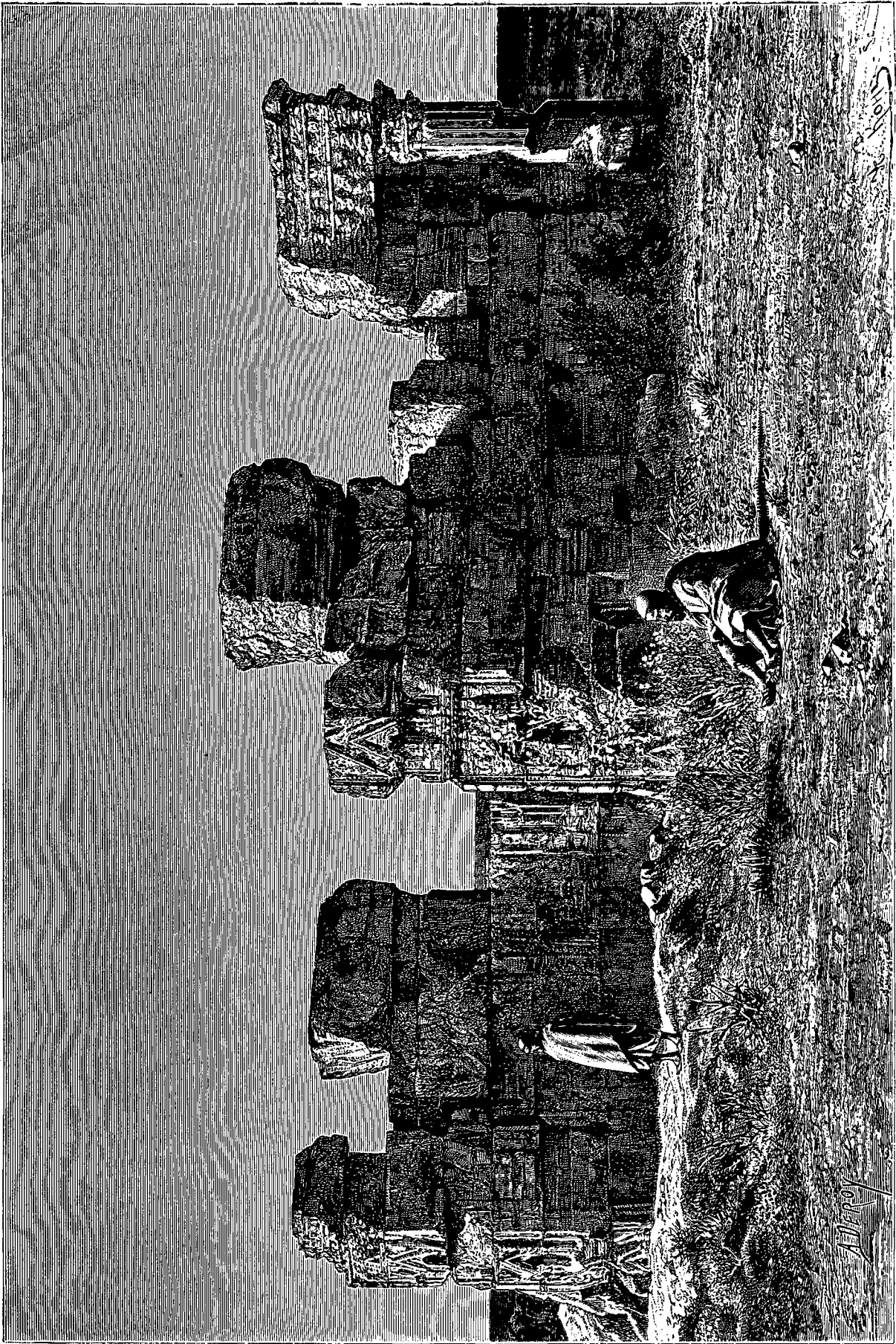
Les Cachemiriens écrivent sur un papier d'écorce de bouleau, avec une plume taillée dans un roseau dont le nom de *kalam* évoque d'antiques souvenirs. Ce papier, dont ils se servent depuis une haute antiquité, est très fort et très durable; il y en a de magnifique sur lequel les hauts personnages écrivent. On s'en sert aussi en guise de vitres pour mettre aux fenêtres; il est brillant et laisse très bien pénétrer le jour.

A quelque distance d'Islamabad, c'est-à-dire à cinq milles anglais, se voient les ruines célèbres de Martand.

Nous nous y rendîmes dans la journée, accompagnés du vizir et de notre mouchi.

Chaque ville un peu importante de cette célèbre contrée possède son vizir, dont les fonctions correspondent à peu près à celles de nos sous-préfets. Ce vizir est le chef de la ville; aussi était-il, comme toujours, entouré de nombreux serviteurs.

M. de Ujfalvy montait à cheval; quant à moi, afin de ne pas me fatiguer, je me plaçai dans le palanquin que le maharadjah m'avait envoyé, et que huit vigoureux porteurs portaient sur leurs épaules. Ce moyen de locomotion, très agréable si les coulis vont bien ensemble et s'ils sont légers et agiles comme les Hindous, devient presque un supplice auquel il faut se faire si les hommes ont le pas dur et ne marchent pas d'une



Ruines du temple d'Avantipour voy. p. 256i. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie de M. Baker

certaine façon. Cette manière de marcher, mes vigoureux Cachemiriens ne la connaissaient pas et j'eus occasion de regretter mon cheval.

Pour se rendre à Martand, il faut traverser une des extrémités de la ville, qui est assez étendue. Près de ce faubourg se trouve un charmant petit lac dont le nom, Anant-Nag, fut dans l'antiquité celui de la ville même à laquelle les conquérants musulmans ont donné son nom moderne de Ville de la Foi. Ce petit lac, dont les eaux sont légèrement sulfureuses, est consacré à Vichnou et considéré par les Hindous comme un des lieux les plus saints de la terre. Sur la berge qui l'entoure sont rangés de nombreux et élégants petits pavillons.

L'antique temple de Martand s'aperçoit de loin ; il est situé au pied d'une montagne, et une immense plaine s'étend devant lui. C'est le plus beau spécimen qui nous reste de l'architecture ancienne du Cachemire ; cependant, d'après Fergusson, il est loin d'avoir l'antiquité qu'on lui a souvent attribuée, et il ne date probablement que du dix-huitième siècle. **Nous voilà loin des appréciations des premiers voyageurs qui, frappés par quelques curieuses analogies, faisaient de ce temple l'œuvre d'ouvriers laissés dans l'Inde par Alexandre le Grand.** Il y a une autre particularité curieuse qu'il convient de signaler : le temple de Martand reproduit exactement, au moins par sa disposition sinon par sa forme, le plan du temple de Jérusalem. Il se composait d'un édifice central, encore debout, placé au milieu d'une cour carrée dont l'enceinte, formée d'une colonnade d'un beau style, a presque complètement disparu.

A mesure que nous avançons au milieu de ces débris, je regrettais de ne pouvoir emporter quelques-unes de ces magnifiques sculptures. Que d'élégants chapiteaux gisaient là sur ce sol ! Quel bel ornement pour les musées ! Mais, regrets superflus, il n'y fallait pas songer ; tous ceux qui avaient pu être transportés avaient été enlevés par les Anglais. Nous avons beau regarder, chercher, scruter, aucune pierre travaillée ne s'était dérobée aux regards avides des rares visiteurs.

« Des serpents, des serpents en grande quantité ! » nous cria le vizir avec un véritable effroi, et il nous supplia de ne pas nous aventurer d'un certain côté. « Les serpents sont les seuls gardiens de ce vieux temple, et ils ont déjà fait mourir les téméraires qui ont voulu pénétrer trop avant dans ces vieilles ruines. »

Quoique nous ne crûmes pas un mot de l'histoire, comme il n'y avait rien à admirer de plus, nous ne voulûmes pas contrarier le vizir et nous revînmes sur nos pas, au grand contentement du haut personnage.

En revenant, on nous conduisit à un petit temple au pied duquel se trouve une belle fontaine. L'eau qui emplît le bassin est limpide, mais troublée par une quantité de poissons qui grouillent là dedans comme des sangsues. Autant quelques-uns de ces animaux aux écailles argentées, se jouant à la surface, sont gracieux et animent cet élément, autant cette quantité noirâtre

de poissons qui se pressent les uns sur les autres est dégoûtante. Combien le goût, la manière de voir des peuples sont donc différents les uns des autres ! Plus on voyage, plus on s'aperçoit de cette différence ; on se trouve ridicule et l'on se critique à l'envi.

Il me parut que ces poissons étaient de la même forme que ceux qui troublent l'eau du grand et beau bassin du palais de Vérinagh. Ils sont aussi sacrés que les autres. Aucun mortel n'oserait les pêcher : plutôt périr. On les nourrit tous. Un indigène me présenta une assiette pleine de grains de maïs et je la leur jetai ; ils se précipitèrent dessus avec une glotonnerie indigne de poissons sacrés. Je suppose qu'ils ne se connaissent pas cette qualité, car j'aime à croire qu'ils auraient agi autrement. Cette délicate attention de m'avoir fait nourrir cette gent liquide me coûta une roupie, et une autre roupie pour l'homme qui m'offrit une assiette de prunes sèches de Bokhara et d'amandes.

Ces prunes sont très bonnes et les indigènes les emploient dans leurs ragoûts. Quant aux amandes, elles ont l'écorce beaucoup plus dure que celles de nos pays, mais le goût est le même. Dieu ! les magnifiques platanes ! Ils ombrageaient cet endroit sombre, et leurs troncs respectables en étaient un des plus beaux ornements.

Pour rentrer à notre bungalow, la pluie vint à notre rencontre, ce qui n'empêchait pas les indigènes de mettre leur nez aux portes et aux fenêtres pour nous regarder passer. Nous étions pour eux un objet de curiosité. Il vient beaucoup d'Anglais à Islamabad, la ville étant très renommée, mais ils ne sont pas accompagnés du vizir et de sa suite.

Malgré le flegme musulman qui cache leur ardente curiosité, leurs langues, j'en suis sûre, se seront occupées de nous, et nous aurons été pour eux un sujet inépuisable de conversation : l'Hindou est comme un enfant, il s'amuse de chaque chose.

Rentrés au bungalow, nous retrouvons M. Clarke, et nous passons le reste du temps ensemble.

Le 24, nous sommes debout à cinq heures, car il faut nous embarquer sur ces bateaux plats qui descendent le Djilam jusqu'à Srinagar ; le chemin par la rivière est plus court et nous avons décidé d'envoyer nos chevaux avec leur saïs par la plaine.

Cet embarquement est quelque chose d'assez difficile et d'assez confus. Il nous faut un bateau pour M. de Ujfalvy et moi, un bateau pour M. Clarke, un bateau pour notre cuisinier et pour nos bagages, et ce chargement, quoique bien simple, ne s'exécute pas sans difficulté. Les coulis se trompent et portent nos bagages dans un autre bateau ; il faut les appeler à grands cris et tout recommencer. Enfin l'embarquement est terminé.

Les barques ont généralement quatre rameurs, qui composent toute une famille, le père, la mère et les deux enfants. Mais M. de Ujfalvy en réclame deux de plus, et je soupçonne que ces deux font partie de la famille, à titre de cousins sans doute. C'est toute une caste à

part que ces bateliers, qui n'ont d'autres demeures que leurs maisons flottantes, et les femmes, nous assure-t-on, sont plus que légères : leurs bateaux ne servent pas toujours à de simples voyageurs.

Ces embarcations sont larges et plates, et l'extrémité,

qui en est très pointue, est un peu relevée, afin de rendre l'atterrissage plus aisé. A l'arrière se placent les membres de la famille qui doivent ramer, avec leurs ustensiles de cuisine. Ils sont quatre, ce qui fait huit bras ; les deux autres sont devant, mais, comme ils n'ont



Temple hindou sur le Takti-Soliman (voy. p. 256). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de M. Baker.

qu'une rame, nous n'avons par le fait que six rameurs. Le milieu est réservé au voyageur ; on nous fait observer qu'il y a une place pour le lit et une autre pour une table ; tout est par compartiments, et ceux-ci forment double fond. Ces barques sont solidement construites

en bois de teck et généralement bien travaillées. Elles sont surmontées d'un paillason dont les côtés se relèvent à volonté, suivant l'ardeur du soleil.

A cinq heures, les premières lueurs de l'aurore nous permettent d'admirer le paysage antique. L'Hydaspe

coule lentement entre deux rives assez ordinaires. Les bateliers rament avec une ardeur qui double leur force, et ils chantent quelque peu; ils sont gais, chose tout à fait anormale pour des musulmans. Allons, nous arriverons bientôt! Au bout de deux heures cependant, leur bonne volonté et leur ardeur se ralentissent, leurs bras sont fatigués. Une femme se met en devoir de préparer le riz, puis sa fille l'aide dans sa préparation: deux bras de moins encore. La cuisine heureusement n'est pas de longue durée; mais, une fois le repas prêt, il faut le manger; les rames sont mises de côté et les bras se livrent à un autre exercice.

De temps en temps cependant les bateliers donnent un coup de rame à notre barque, qui suit tranquillement le fil de l'eau. Par bonheur, nous descendons la rivière, mais notre impatience est extrême et nous aspirons à la fin du repas. Celui-ci terminé, il faut bien fumer, dormir un peu. Malgré nos ordres réitérés, nos cris même, nous voyons bien, hélas! que c'est la rivière seule qui se chargera de nous conduire à la capitale. Il faut en prendre notre parti, nous n'irons pas plus vite.

Nous regardons les bords du Djilam qui défilent devant nos yeux; ce sont des terrains plus ou moins cultivés, encaissés dans les montagnes qui forment l'horizon. De

temps en temps, des escaliers délabrés servent d'abordage; des femmes les descendent pour laver leur linge dans la rivière; ordinairement elles n'ont pas de savon et elles font sortir la saleté en frappant chaque pièce avec une massue de bois. Pour le moment ce sont les escaliers qui font l'office de la massue; elles frappent à coups redoublés le linge contre la pierre.

Le petit village de Bidj-Bihâra possède un temple. Un pont passe sur nos têtes; des îles coupent la monotonie de la rivière. Ces montagnes nues et desséchées par le

soleil, cette terre aride, tout cela rappelle bien un peu l'Asie centrale. Ces bords cachemiriens n'ont rien du paradis terrestre. Par-ci par-là, un paysage un peu plus joli fait paraître les autres d'autant plus laids.

A midi, nous déjeunons. Pour accomplir cet acte indispensable, on attache les barques ensemble, afin de pouvoir passer de l'une à l'autre sans danger, ce qui n'empêche pas François de tomber à l'eau et de prendre la moitié d'un bain dans l'Hydaspe. M. de Ujfalvy le repêche à temps. Du reste, il nage comme un poisson, nous dit-il. Le repas terminé, on détache les barques, qui reprennent leur allure et leur rang.

Nous passons devant le village d'Avantipour, qui possède les restes d'un temple, presque aussi considérable que celui de Martand et datant à peu près de la même époque. On le croit cependant postérieur d'environ un siècle à ce dernier: il daterait de la fin du neuvième siècle, c'est-à-dire du règne d'Avantiverma, fondateur de la dynastie cachemirienne d'Outpala.

Le style des édifices d'Avantipour rappelle tout à fait celui de Martand, mais avec une richesse d'ornementation qui le rattache à l'architecture djaina de l'ouest de l'Inde.

A sept heures du soir enfin, apparaît le Takti-Soliman, belle montagne

qui domine Srinagar et qui est elle-même surmontée d'un joli temple hindou, de construction relativement moderne. Quelle joie! la capitale n'est pas loin. Les rives nous semblent plus jolies. C'est sans doute l'ombre du soir qui assombrit ces montagnes et les fait paraître plus sauvages.

MADAME DE UJFALVY-BOURDON.

(La suite à une autre livraison.)



Jeune Hindou du Cachemire.
Dessin de E. Zier, d'après une photographie